

ses. L'un de nos conducteurs nous dit, à un moment donné, en nous montrant un monceau de ruines : "Regardez ici Saint-Quentin".

Nous avons été des mieux traités dans le logement que nous occupions : nous avions en abondance tout ce dont nous avons besoin. Nous y demeurâmes trois jours. Ceci nous fit apparaître encore plus rude la dureté des conditions qui nous furent soumises et la froideur avec laquelle on nous reçut.

(Le narrateur fait remarquer, en effet que les officiers français et l'amiral Wemyss, représentant de l'Angleterre, maintinrent pendant toutes les négociations une attitude des plus froides sans le moindrement la tempérer par un mot d'amitié.)

Le maréchal Foch, que nous vîmes seulement deux fois, au commencement et à la fin de la conférence, nous parût inflexible, d'une grande dureté. Il ne nous a pas dit un seul mot qui pût nous rappeler les anciens chevaliers de la nation française.

Malgré la froideur qu'il nous a manifestée, il a traité avec courtoisie.

Au reste, il n'y avait pas grand'chose à traiter ou à négocier. Nous fîmes remarquer l'impossibilité technique de certaines conditions et, finalement, nous fûmes obligés de signer.

Durant la discussion des officiers français mirent entre les mains des représentants allemands des journaux de Paris annonçant l'abdication de l'empereur Guillaume.

Avec notre meilleure bonne volonté, termine le narrateur, nous ne pûmes apercevoir sur leur figure le moindre sourire de triomphe ; nous ne discernâmes que l'expression d'un sentiment de haine.

Evidemment, il faudra du temps aux barbares germains pour réaliser la position que leur guerre leur a faite dans l'estime des peuples civilisés. Ils ne comprennent pas qu'ils sont pour longtemps en horreur à tous ceux qui viennent de les connaître, à tous ceux surtout qui les ont connus d'un peu près. Cependant quelques-uns, de ceux dont les horizons intellectuels dépassent un peu les forêts de la Germanie—comme Herr Ballin, que nous citons dans notre dernier numéro—se doutaient bien un peu de l'estime et de l'affection que leur sauvage conduite leur préparait dans le monde. Mais les autres ne se doutaient apparemment pas de la monstruosité de leur barbarie. Ils se croyaient des droits que n'ont pas les autres hommes. Ils s'imaginaient que les bienfaits que leur domination allait donner aux autres nations n'étaient pas payés trop cher de tant de ruines, de tant de sang, de tant de morts. Il en étaient venus à croire que plus la guerre est cruelle, plus elle est courte et plus elle est humaine.

A force de ce croire des surhommes, par suggestion épidémique, ils en sont venus à n'avoir plus rien d'humain, et ils ont une égale répulsion pour le bon sens et pour la douceur.

On peut discuter s'ils sont plus fous que criminels ou plus criminels que fous. Quelle que soit la réponse, il faut prendre toutes les plus sûres précautions contre leur méchanceté ou contre leur folie.

S. D.

Notre tradition nationale

Il y a trente ans, à la fin de l'année 1888, le président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec ayant invité S. E. le Cardinal Taschereau à célébrer la messe de la fête de Saint-Jean-Baptiste, que l'on préparait plus particulièrement solennelle pour l'année suivante, en reçut cette réponse qui établit, une fois de plus, la tradition ininterrompue de notre vie nationale :

Monsieur le Président,

Bien volontiers j'accepte l'invitation que vous me faites au nom de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, de célébrer le 24 juin prochain à la messe, lors de l'inauguration d'un monument érigé à la mémoire de Jacques Cartier et des missionnaires martyrs du Canada. On y chantera le même "Credo" qui se chantait dans toute l'Eglise bien avant Jacques-Cartier et se chantera jusqu'à la fin du monde.

Pour nous, Canadiens-français, aucune fête nationale ne saurait toucher ou réjouir nos cœurs si la religion n'y avait sa juste part. C'est elle qui nous a faits ce que nous sommes; c'est elle qui nous donne cette vitalité qu'on admire; à elle aussi nous devons reconnaissance et attachement. Nos antiquités et nos traditions ne remontent pas au delà de trois siècles et demi, mais elles sont toutes marquées du sceau de l'amour de Dieu et de l'Eglise, de la fidélité à la patrie et de la loyauté à nos souverains. Il y a longtemps que la croix plantée par Jacques Cartier est tombée de vétusté, mais le temps n'a pas de prise sur celle qui est gravée dans nos cœurs et la fête du 24 juin prochain en sera une preuve évidente.

Veillez, M. le Président, agréer l'assurance de mon dévouement.

E. A. CARDINAL TASCHEREAU.

Arch. de Québec.

Ainsi, amour de Dieu et de l'Eglise, fidélité à la patrie, loyauté à nos souverains : telle est la tradition à laquelle nous devons notre conservation et nos progrès. Il n'y a pas d'autre voie pour nous, si ce ne sont les voies multiples des égarements et des déchéances, les voies de la perdition.

J.-A. B.

Il y a un malheur plus grand que la banqueroute pour les nations, c'est l'oubli du nom de Jésus-Christ.

P. CAUSSETTE